Document generated on 04/25/2024 7:26 a.m.

Renaissance and Reformation
Renaissance et Réforme

Ferrer, Véronique et Catherine Ramond, éds. *La langue des émotions. XVIe–XVIIIe siècle*

Hélène Cazes

Volume 42, Number 1, Winter 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1064544ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1064544ar

See table of contents

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)
2293-7374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cazes, H. (2019). Review of [Ferrer, Véronique et Catherine Ramond, éds. *La langue des émotions. XVIe–XVIIIe siècle*]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, *42*(1), 385–387. https://doi.org/10.7202/1064544ar

All Rights Reserved © Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance, Pacific Northwest Renaissance Society, Toronto Renaissance and Reformation Colloquium and Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

The two remaining sections treat their topics somewhat more briefly. Stefano Carrai opens the section on Petrarchism and "Cultura classica" with an authoritative survey of variations upon classical forms such as elegy, ode, and pastoral eclogue by Petrarch, his contemporaries, and later advocates. Stefano Jossa pursues a deeply illuminating comparison between the attitudes of Annibal Caro and Ludovico Castelvetro toward Petrarchan style. While Caro advocated for an eclectic sort of imitation with greater mythological and metaphoric density, Castelvetro argued for a closer adherence to Petrarch's use of classical models. The results clarify two entirely opposing concepts of Petrarchism rooted in humanist debates about the nature of *imitatio*. Massimo Danzi extends this argument by focusing on the debt of Petrarch's *Bucolicum carmen* to Virgil's eclogues and the subsequent "grammatica" of vernacular pastoral from Sannazaro's *Arcadia* to Tasso's *Aminta*. In the concluding section on "Musica e teatro," Franz Pensenstadler extrapolates affinities between the congruent forms of classical epigram and Petrarchan madrigal, and traces their musical evolution from Girolamo Parabosco to Claudio Monteverdi, culminating in the literary texts of Giovanni Battista Marino. Florian Mehltretter closes the section with a study of Petrarchan elements in the Mozartian *libretti* of Lorenzo Da Ponte. The contributors to this volume provide valuable insights into Italian Petrarchism, and their collective work affords a helpful guide to interdisciplinary Renaissance studies. Inspired by Italian and German scholarship, this project deserves emulation in Europe, North America, and elsewhere.

WILLIAM J. KENNEDY
Cornell University

Ferrer, Véronique et Catherine Ramond, éds.
La langue des émotions. XVIe–XVIIIe siècle.
Rencontres 287, Série Le Siècle classique 6. Paris : Classiques Garnier, 2017. 416 p. ISBN 978-2-406-06249-3 (broché) 40€.

Les études sur les émotions semblent particulièrement fécondes pour les historiens et historiens de la littérature de la première modernité. Depuis les travaux de Jean Delumeau et Gisèle Matthieu-Castellani, elles occupent une

place de choix dans les dernières interprétations des œuvres et des mentalités de la Renaissance, notamment grâce aux travaux de Pascal Debailly, Jacques Berchtold ou Mathilde Bernard, pour ne citer que quelques noms. Elles mettent en effet en valeur l'une des ruptures significatives de la modernité du XVIe siècle, c'est-à-dire le désir d'émouvoir, et non plus seulement de persuader que revendiquent les premiers écrivains en langue française des années pivotales du milieu du siècle. Car le terme « émotion », apparu tardivement en français, marque un intérêt nouveau pour le sentiment, pour le ressenti, et pour l'expression de l'intériorité en rupture avec la convention ou la tradition.

Le recueil d'articles réuni par Véronique Ferrer et Catherine Ramond, issu d'un colloque tenu à Paris en 2013, rend compte de la diversité et de la vitalité de ce domaine de recherches. Une introduction à quatre mains fournit une succincte définition du sujet, du contexte bibliographique et de l'histoire des émotions, entre disciplines du savoir, méthodologies et genres littéraires. L'ouvrage, qui compte dix-neuf articles, est ensuite partagé en quatre parties : théorie des émotions, émotions et spiritualité, émotions et genres littéraires, émotions et récits factuels. Il comprend une bibliographie d'ensemble et un index des noms propres.

L'un des principaux mérites de cette collection est la diversité des approches qu'il propose : théorie et pratique, genres, thèmes et méthodologies sont entrecroisés pour saisir la nouveauté à la Renaissance de la vérité personnelle, tant dans le sentiment que dans son expression. Dans la première partie, qui situe concepts et enjeux du sujet, les quatre exposés sur la théorie des émotions explorent la rhétorique de l'image et de la lettre pour mettre en avant le paradoxe nouveau à la Renaissance de la sincérité. En effet, plus l'auteur se dit sincère, plus l'écriture se doit de prouver, par l'artifice de sa liberté rhétorique ou de sa véracité, qu'elle est naturelle et dépourvue d'artifice… Cet examen des limites et des défis de l'expression des émotions suscite un renouveau de l'écriture religieuse et spirituelle, qui est analysé dans cinq articles à la fois précis et novateurs. Cette deuxième partie est particulièrement convaincante car elle met en lumière la fécondité de la notion d'émotion pour analyser l'éloquence sacrée, le genre de la prière et la liturgie. Elle se conclut avec des études de l'émotion dans la prédication et l'oraison.

La partie la plus fournie est, sans surprise, celle des études examinant l'inscription des émotions selon les genres littéraires. Les lectures d'odes et de complaintes amoureuses, lyriques, pétrarquistes ou tragiques, mais également

l'étude des expressions dramatiques de la colère et des peintures théâtrales ou romanesques de la nature humaine, font voir que l'émotion sert à la fois le pathétique et le comique des drames, la parole personnelle et l'appropriation des traditions littéraires. Là, se font jour les connexions et cohérences de ces approches multiples et ponctuelles. L'article de Sophie Marchand, sur « le cri de la nature » fait pendant à celui d'Élise Pavy-Guilbert sur « la langue naturelle des émotions » qui figurait dans la première partie théorique. En théorie comme en pratique, l'émotion sert de catégorie pour penser et dire l'originel ainsi que pour assurer la vérité du discours. Surtout, comme le montre Catherine Ramond dans l'article sur la *mimesis* dans le roman qui conclut cette troisième partie, l'émotion relève d'un désir d'immédiateté que les théories des genres et les conventions ne pouvaient combler.

La dernière partie examine des groupes de textes hors des temples littéraires : déclarations de conversion, débats grammaticaux, écrits de détention. L'émotion y constitue un dépassement des règles d'écriture comme de celles de la raison. À l'occasion de ces lectures peu canoniques, les chercheurs justifient magistralement la pertinence de l'utilisation de l'émotion comme catégorie d'analyse dans le but de saisir l'insaisissable de l'histoire littéraire de l'expression — ce qui échappe au projet didactique.

Ce recueil est exemplaire pour la qualité des contributions, de leur édition et de leur rigueur. Il l'est surtout pour la réflexion et l'argumentation qu'il suscite par la mise en présence, organisée, de ces approches diverses. Il démontre en effet que l'expression de la vérité se cherche au moment des codifications raisonnées de la rhétorique comme des genres de l'écriture, par un impossible retour à l'informe, ou à un degré zéro de l'art. Ce paradoxe est celui de notre modernité littéraire, comme l'expose Roland Barthes, et il se nourrit de la vitalité, simultanée, de la théorie des passions et des figures.

Les spécialistes de la première modernité, dans leurs disciplines et croisements disciplinaires, seront tous reconnaissants aux auteurs et directeurs de ce recueil pour cet ouvrage à la fois stimulant et informatif et qui ouvre la porte à de nombreuses continuations — une inspiration théorique et pratique !

HÉLÈNE CAZES
University of Victoria